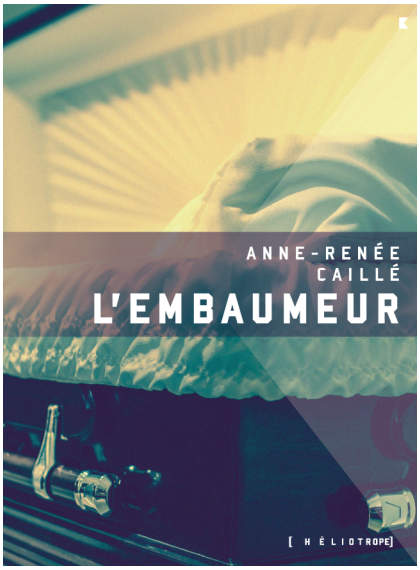
Anne-Renée Caillé
L'EMBAUMEUR
Montréal, Héliotrope, coll. « Série K », 2017, 104 p., 19,95 $

Hans-Jürgen Greif
Université Laval



La mort grimée

Dans son premier livre, Anne-Renée Caillé n'y va pas de main morte. L'illustration de la page couverture montre du tissu froissé dans un cercueil luxueux, comme si un parent, pris d'épouvante par le travail dont le mort a été l'objet, avait rejeté le drap et enlevé la dépouille. Le titre du texte, *L'embaumeur* — il ne s'agit ni d'une entrevue ni d'un récit et encore moins d'un roman —, indique sans autre façon une profession que je qualifierais de « marginale », aujourd'hui de moins en moins en demande. Sur une centaine de pages, le père parle à sa fille des morts qu'il a préparés pour le « salon funéraire » — euphémisme désignant une assemblée d'endeuillés bavardant autour d'un cercueil habituellement ouvert, où le mort est présenté sous son meilleur jour, preuve du savoir-faire du thanatologue. La liste de ceux et celles qui ont passé par son laboratoire est longue : défilent des vieux et des jeunes, des suicidés, des noyés ou des victimes d'accidents de toutes sortes. En lisant ce livre, il faut laisser de côté ce qu'on a lu chez les Dominique Noguez (*L'embaumeur*, d'un humour féroce, 2004), Olivier Emphoux (*Aux portes de l'inconnu*, qui verse dans le *new age*, 2015), Éric Bourgeois (*L'art de l'embaumement*, une introduction aux techniques de base de reconstruire un cadavre, 2010), ou encore le sarcastique, désopilant et célèbre roman *Le cher disparu* d'Evelyn Waugh (*The loved one*, une attaque sans merci sur la thanatopraxie hollywoodienne, 1948).

Posons avant tout une question de base : pourquoi confier son corps à un embaumeur ? Chez les chrétiens, il s'agit avant tout d'un article de foi : ils attendent le dernier jugement, jour où ils sortiront intégralement de leur tombe, tels qu'ils y avaient été déposés : « Je crois [...] à la résurrection de la chair. » Cette partie de notre *credo*, nous la devons au pape Boniface VIII. Le 27 septembre 1299, il avait émis sa décrétale *Detestande feritatis* (« détestable barbarie ») dans

laquelle il condamnait le dépeçage et le démembrement des soldats morts en Terre sainte, tels que pratiqués selon le *mos teutonicus*, consistant à bouillir le cadavre jusqu'à ce qu'il n'en reste que les os, méthode permettant un transport plus facile et surtout infiniment plus hygiénique que l'embaumement sommaire et donc, problématique à cause de l'inévitable putréfaction des chairs. On avait simplement oublié tout des techniques de l'ancienne Égypte. Soit par conviction religieuse, soit par la peur de ne pas se présenter devant le Seigneur en un seul morceau, le pape, à cheval entre le Moyen Âge et la Renaissance, veut laisser des images « vivantes » de lui. Il est le premier successeur de saint Pierre à avoir commandé des sculptures le représentant non plus idéalisé mais sous un jour réaliste. Les thanatologues modernes ne visent plus (sauf exception, comme c'était le cas de Lénine, d'Evita Perón, de Mao Zedong, etc.) la préservation intégrale du corps, mais injectent du formaldéhyde dans le seul but de retarder la putréfaction de trois jours[1].

Au Québec, la thanatopraxie était surtout en vogue dans les années 1950 à 1970 ; le livre de Caillé commence en 1958. L'auteure demande à son père pourquoi il a choisi cette profession. La réponse : à cause de la fascination pour tout ce qui entoure la mort, par « vocation », tout comme Emphoux d'ailleurs, qui considère qu'il se sentait « entrer dans un ordre [religieux] ». Une passion, donc, ou encore, selon une voyante, pour « expier des fautes commises dans ses autres vies ». Son objectif : présenter le visage du cadavre aussi vivant et aussi amène que sur une photo, prise de son vivant. Parfois, il se plie à des demandes particulières, comme cette veuve qui veut donner l'impression que son homme se mettra sous peu à table comme d'habitude, avec un sandwich au fromage et deux petites bières devant lui.

Le père se rappelle de chaque mort alors que sa fille prend des notes brèves, recourt à l'ellipse, ce qui confère à son texte un caractère nettement durassien. Pour l'essentiel, le paternel efface les traces de la maladie et le dernier combat contre la mort, injectant un liquide rouge vif savamment dosé pour donner à la peau une teinte rose. Ensuite, il procède à la reconstruction d'un visage rendu méconnaissable (balle de fusil, accident), ce qui lui vaut l'émerveillement et les éloges des visiteurs venus rendre hommage au défunt. La narratrice note : « Ce n'est pas toujours propre tout ça, ces histoires, il y a ce qu'on appelle platement, au ras du sol, douleur violence trahison mensonge camouflage bestialité peur, ces mots ne sont rien sont un grand vide devant l'histoire. » Il refait la tête d'un suicidé par balle, père de sept enfants, maquille deux enfants morts par asphyxie dans un réfrigérateur, une femme qui, après un bain de soleil, meurt peu après, le cerveau détruit par des fourmis ; une autre s'est collé sur le crâne une perruque avec de la *crazy glue* — impossible d'enlever la chose. En découpant la peau, il découvre des vers blancs fourmillant dans le cuir chevelu putréfié. Il se rappelle du cadavre d'un garçon noyé : une anguille est entrée par la bouche, s'est nourrie des organes pour sortir par l'anus. Elle parle du refus du père de toucher au cadavre d'un vétérinaire d'après lui « *all dressed* » [*sic*], frappé par la gonorrhée, la syphilis et le sida.

La liste est longue. Le père s'épuise. La mémoire lui fait défaut : tous ces morts se suivent, les procédures se répètent. Il développe une tumeur près d'un œil, probablement causé par les produits chimiques qu'il a manipulés pendant ses activités. Un jour, il abandonne profession et

---

[1] Dans la première novella de mon livre *Complots à la cour des papes*, 2016, consacrée à Boniface VIII, j'ai volontairement omis d'ajouter un fait curieux : en octobre 1605, on a ouvert le sarcophage de Boniface VIII. À la surprise des hauts dignitaires ecclésiastiques présents, le corps du pape ne portait que deux altérations mineures trois siècles après son décès. L'état de la dépouille était dû à l'excellent travail des ouvriers qui avaient taillé un couvercle fermant hermétiquement le sarcophage. Le visage du pape correspondait en tous points aux représentations exécutées de son vivant par des artistes. Deux cents ans plus tard, on s'aperçut que le couvercle n'avait pas été correctement replacé. En le retirant, on constata qu'il ne restait que des ossements de celui qui, d'après la croyance populaire, avait vendu son âme au Diable.

famille pour s'engager mineur dans le grand Nord du Québec, à mille cinq cents mètres sous terre. Quand la fille parle à sa mère de ses entretiens avec le père, cette dernière s'étonne, se rappelle, complète les souvenirs du mari qui, entretemps, est parti dans l'Ouest canadien où une mine à ciel ouvert l'attend. À son retour, la tumeur n'a pas évolué, mais sa femme est atteinte d'un cancer de l'intestin qui s'avère fatal. Avant de mourir, elle demande à son mari de s'occuper de ses arrangements funéraires, ce qu'il accepte.

Un souvenir cocasse : l'embaumeur aux multiples talents possède un cliché qu'il préfère à tous les autres. Il est lui-même couché dans un cercueil, les yeux fermés, les mains jointes. Un gisant digne d'un tombeau royal.

Même pour un lecteur aguerri et familier avec les problématiques entourant la mort, cette lecture n'est pas de tout repos. L'auteure a eu le doigté qu'il fallait pour ce sujet, en ne citant que les « cas » jugés importants de l'art de son père — car il s'agit d'un art, déjà maintes fois représenté dans les fresques de tombeaux égyptiens, où le visiteur contemple les embaumeurs à l'œuvre. De nos jours, notre sensibilité nous fait plutôt reculer devant la thanatopraxie : nous voulons voir (de moins en moins souvent) le résultat du travail de l'expert que nous rencontrons rarement parmi les visiteurs du « salon ». Il n'ajoute guère son grain de sel aux conversations tournant autour du corps aux allures d'un vivant endormi. (Que pourriez-vous lui dire ? « Beau travail, félicitations ? ») Il est le créateur de l'objet placé dans la boîte vernie, doublée de satin et de soie, qui se pose entre les éplorés et le mort. Ne nous leurrons pas : « [L]'être aimé n'est plus là », dit la narratrice. Un constat aussi sobre que vrai. Caillé se garde bien de verser dans les sentiments, absents pour l'essentiel du texte. Sa dernière phrase : « J'y reviendrai, il me faudra revenir, y faire un tour. » Une promesse.